

Enfantines

Collection de brochures écrites et illustrées par les enfants

La guerre vue et jugée par les enfants

III.

Des bombes sur la France



EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

VENCE (Alpes-Maritimes)

C. C. Marseille 115.03

N° 110

PRIX : 5 fr.

EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

C. FREINET, VENCE (Alp.-Mar.)

Chèques postaux Marseille : 115-03

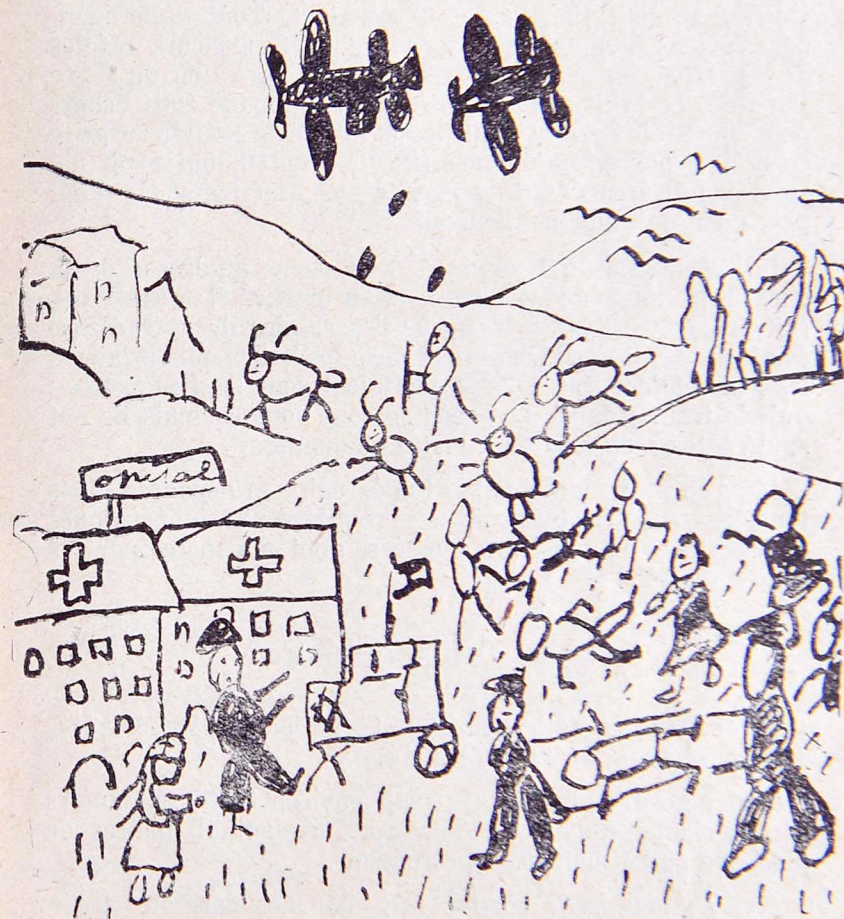
COLLECTION DE BROCHURES ENFANTINES

Abonnement d'un an 40 fr.
Le numéro 5 fr.

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

- | | |
|---|--|
| 1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne. | 32. Que sais-tu ? |
| 2. Les deux petits rétameurs. | 33. En forêt. |
| 3. Récréations. (Poèmes d'enfants). | 34. L'oiseau qui fut trouvé mort. |
| 4. La mine et les mineurs. | 35. Diables. |
| 5. Il était une fois... | 36. Le Tienné. |
| 6. Histoire de bêtes. | 37. Corbeaux. |
| 7. La si grande fête. | 38. Notre Coopérative. |
| 8. Au pays de la soierie. | 39. Barbe-Rousse. |
| 9. Au coin du feu. | 40. Chômage. |
| 10. François, le petit berger. | 41. Pétole. |
| 11. Les charbonniers. | 42. Pierre-la-Chique. |
| 12. Les aventures de quatre gars. | 43. Le mariage de Niço. |
| 13. A travers mon enfance. | 44. Histoire du chanvre. |
| 14. A la pointe de Trévignon. | 45. La farce du paysan. |
| 15. Contes du soir. | 46. La famille Loiseau-Loiseau en 1830. |
| 17. Le journal du malade. | 47. La Misère (contes). |
| 18. La mort de Toby. | 48. Les contrebandiers. |
| 19. Gais compagnons. | 49. Un déménagement compliqué. |
| 20. La peine des enfants. | 50. Arrière, les canons ! |
| 21. Yves, le petit mousse. | 51. La plaine est vaste comme une mer... |
| 22. Emigrants. | 52. Musicien de la Famine (contes). |
| 23. Les petits pêcheurs. | 53. Dans la mare du Beau Rossier. |
| 24. Quenouilles et fuseaux. | 54. La Fleur d'Argent. |
| 25. Le petit chat qui ne veut pas mourir. | 55. Au Pays des Neiges. |
| 26. ... Malin et demi. | 56. Le Pec. |
| 27. Métayers. | 57. L'Ecole d'Autrefois. |
| 28. Bibi, l'oie périgourdine. | 58. Histoire de Blanchet. |
| 29. La bête aux sept têtes. | 59. Bêtes sauvages. |
| 30. Au pays de l'antimoine. | |
| 31. Maria Sabatier. | |

Des bombes sur la France



Sur le Poste Parisien

Le 7 juin, vers 1 heure et demie, les avions alliés ont sillonné le ciel. Ils allaient et venaient. Tout d'un coup, deux avions sont descendus en piqué et plusieurs rafales de mitrailleuses se sont dirigées dans la direction du Poste Parisien. Le bruit s'était apaisé, tout le monde était dehors pour aller voir ce qui s'était passé, mais à la grande surprise ce n'était pas ce qu'on pensait. Un camion, qui avait été suivi depuis 4 kms était transpercé ; les Américains l'avaient pris pour un camion Allemand.

De même, vers 2 heures, ils sont venus au-dessus de la gare de Saint-Rémy. Le train allait partir. Il n'avait pas fait 500 mètres que le vacarme des rafales de mitrailleuse éclata. Les vitres s'effondraient sous les balles qui sifflaient : les gens étaient fous ; ils se mettaient sous les banquettes ; puis le train stoppa. Les gens se sont poussés, puis ils ont sauté à terre de plus de 1 mètre cinquante.

Dans le train, une épaisse fumée noire se dégageait dans tous les sens. Cela faisait un brouillard. Trois personnes ont été tuées et plusieurs blessées, dont ma mère, par les éclats de vitres.

Sur Villacoublay

Villacoublay a été bombardé le 14 juillet, le 24 août 1943, en février 1944, le 11 août 1944.

Mon père m'a dit qu'il y avait environ 3.500 entonnoirs sur le champ d'aviation. Les trous avaient 12 mètres de diamètre sur 5 mètres de profondeur.

J'ai eu bien peur chaque fois, car nos carreaux tremblaient. J'avais peur aussi pour papa.

Sur Suresnes

Suresnes ! Il est neuf heures du soir. Nous écoutons un récit du poste de T.S.F. ; au loin nous entendons les bruits sourds de la D.C.A. Le récit terminé, nous allons nous coucher. Tout à coup, je suis réveillé en sursaut par la sirène. Vite je réveille mon frère Antoine qui a le sommeil profond. Je me garde d'éveiller mon autre petit frère, qui dort dans un petit lit à côté, car il a peur du bombardement.

Dans la chambre à côté, j'entends mes deux sœurs qui



4
parlent. Dans une troisième chambre repose mon père. Il est sûrement réveillé, mais il ne dit rien.

Pendant ce temps-là, la D.C.A. tire toujours. Au loin, un ronronnement ! Un avion s'approche, s'approche toujours, il passe sur la maison. La D.C.A. crache le feu sans arrêt. Quand je regard à la fenêtre, j'aperçois des éclairs comme par un jour d'orage. L'avion s'éloigne.

Mon petit frère s'est réveillé, il pleure. Depuis huit jours nous avons des alertes, mais nous ne descendons pas à la cave. L'avion se fait entendre encore, il me semble qu'il tourne sur notre maison, à faible altitude.

« C'est un avion anglais », me dit mon frère.

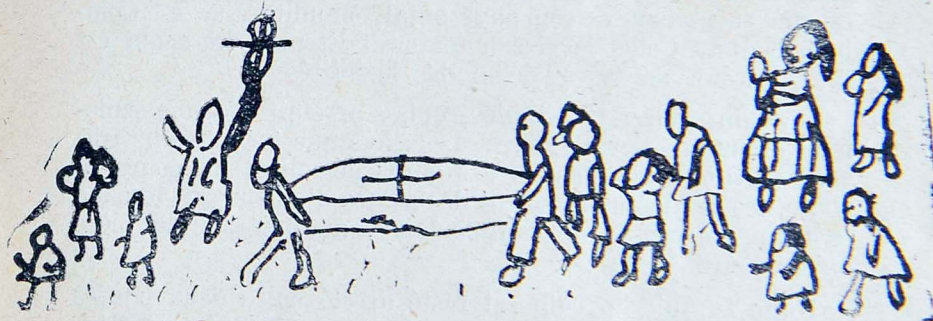
La D.C.A. tire, la mitrailleuse du mont Valérien éclaire le ciel de balles traçantes de toutes les couleurs. Des gens disent que c'est pour faire des signaux. Dans le champ de courses les trois canons de D.C.A tapent eux aussi. Tout à coup, un bruit cent fois plus fort, suivi de plusieurs autres coups, se fait entendre. Mon petit frère crie, hurle. La maison tremble, les carreaux se brisent avec fracas, le plâtre du plafond s'écrase dans une nuée de poussière, les portes s'ouvrent par le déplacement d'air. Moi, je tremble. Tout cela, en une seconde.

Vite, nous sautons du lit ; nous nous habillons comme nous pouvons. Nous nous réunissons dans le couloir. Nous inspectons le plus vite possible les lieux. Il y a des carreaux de moins et la grande fenêtre, décellée, par bonheur n'est pas tombée, car elle a été retenue par la barre des contrevents.

« Une bombe est tombée, dit mon père, et pas loin ». Alors nous descendons à la cour. Les enfants et les femmes pleurent ; d'autres se sont évanouies. Tous les hommes se munissent de pelles et de pioches sans attendre que l'alerte soit finie, pour aller déblayer leurs pauvres camarades.

Les femmes supplient leur mari pour qu'ils restent auprès d'elles, mais peine perdue.

...Il est six heures du matin. L'alerte est finie, le soleil est levé. Tous les gens accourent où la bombe est tombée. Moi-même je m'y rends, car je connais un petit camarade qui habite dans cette direction. Quel désastre ! La bombe est tombée sur sa maison ; c'est un grand bâtiment, il est rasé et ceux qui l'entourent aussi. Il y a des pompiers, des agents qui empêchent les curieux d'avancer. Les sinistrés, avec quelques ballots qu'ils ont pu recueillir, s'en vont vers une école devenue centre d'accueil. Les morts sont déposés dans un pavillon tout démolé par les éclats de bombes.



Quelques mois après, je retrouve mon camarade qui avait été à l'hôpital avec sa mère. Ils étaient blessés tous les deux. Ses deux petites sœurs ont été tuées et son pauvre père prisonnier ne connaît pas encore l'horrible nouvelle.

Il est revenu depuis, et la famille diminuée est dans une vieille maison. Les pauvres gens !

Comme ils sont terribles les bombardements, et comme je me trouve tranquille et heureux dans mon petit coin campagnard.

Sur le Nord

Comme l'ennemi bombardait violemment et plusieurs fois par jour, nous avons décidé de quitter le pays.

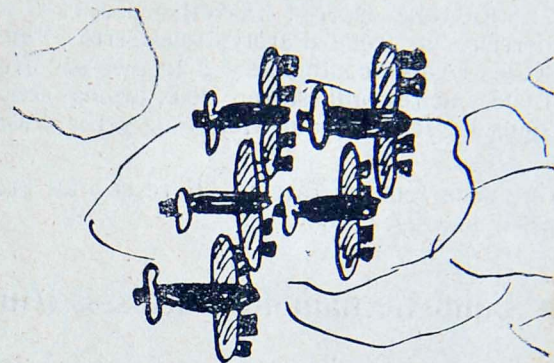
C'est avec regret que le mercredi nous préparons nos paquets. Le jeudi matin, nous sommes partis à l'aventure, chacun une valise à la main.

Arrivés à la gare d'un pays situé à 1 heure de marche de chez nous, nous voyons un train et nous y montons. C'étaient des wagons à bestiaux dont on avait retiré les chevaux à cette gare. Il y avait une épaisseur de 5 cm au moins de fumier. C'est là que je pensais : « Oh ! quel malheur de quitter sa maison et son pays natal. Maudite guerre ! Combien coûtera-t-elle de vies humaines ! Et mon frère qui est là, au front, depuis le début des hostilités. »

Le train roulait 10 minutes, puis s'arrêtait. Le soir seulement nous étions à Cambrai. Les pays que nous avons traversés avaient des usines, des gares démolies. En cours de route, les gens nous faisaient des signes d'adieux ou, lorsque le train s'arrêtait, nous apportaient du pain, de la bière ou de l'eau.

Toute la nuit le train est resté arrêté entre deux hautes buttes. Nous avons eu plusieurs alertes et, durant ce temps, le train ne roulait pas. Alors des réfugiés belges qui partaient à pied, traversèrent les champs pour monter dans les wagons.

A Noisy-le-Sec, le train s'est arrêté pour faire descendre les voyageurs qui n'allaient pas à Périgueux. Puis nous sommes allés à Paris chez mon frère pour nous reposer. Une semaine après, papa ayant trouvé du travail à Bordeaux, nous avons pris le train à 10 heures du soir. Nous sommes arrivés à 7 heures du matin et nous avons trouvé un logement. Mais ça ne vaut pas notre maison. Cependant, j'ai toujours l'espoir de la retrouver telle que je l'ai quittée.



Sur Givet

Le vendredi 12 mai, pendant midi, des avions bourdonnaient. Nous sommes sortis. Albert gardait sa chèvre, étendu sur le dos. Quatre petits bombardiers ont fait le tour vers Chooz, sont revenus de la direction de Landrichamps, en descendant toujours. Ils sont passés au-dessus de nous. Alors nous avons très bien distingué sur chaque aile une étoile blanche. La D.C.A. tirait de tous côtés. Deux obus ont éclaté juste à l'endroit où ils étaient passés, mais ils étaient déjà au-dessus de Givet. Nous sommes donc rentrés, mais à ce moment quatre bombes sont tombées. Beaucoup sont ressortis et sont allés au Fond d'Oyon. Véronique criait : « Oh ! ma fille qui est à Givet ! » Et elle était fâchée contre les avions. Certains pleuraient. Fernande Naviaux a assuré : « Ce n'est pas la peine de pleurer ».

Mais elle en faisait autant en pensant que son frère travaillait au dépôt de la gare et que sa mère était retournée la veille aux cités de la Soierie. Francine songeait à son père, et Jean à son oncle. Il est encore arrivé quatre avions. Et

on criait : « En voilà encore ! En voilà encore ! », et on se cachait derrière un tronc d'arbre, tous serrés l'un contre l'autre. Et les bombes continuaient à tomber sur Givet. Des grandes fumées noires jaillissaient. Deux bombes sont encore tombées dans la Meuse. Chaque fois, une gerbe d'eau s'élevait.

A la fin, nous sommes revenus. Il restait un brouillard de fumée sur la ville.

Sur Saint-Germain-les-Paroisses (Ain)

C'était le 3 août 1944, je m'étais levé de bon matin pour mener le lait avec mon frère; j'entendis passer des avions, mais cela ne me surprit pas, parce qu'il en passait assez souvent. Tout à coup on entendit un gros bruit, puis un deuxième, puis un troisième. Les hommes aperçurent de la fumée à Saint-Germain, ils prirent leurs bicyclettes pour aller voir ce qui se passait : c'était trois bombes qui venaient de tomber, deux sur le village et une à côté.

Papa a fait dire par un jeune homme d'aller chercher le mobilier de mon cousin dont la maison avait été bien touchée par une des bombes. Mes deux frères étaient partis avec un tombereau pour aller le chercher et moi je suis parti à bicyclette.

Quand je fus arrivé, on entendit une seconde fois les avions. Je suis allé me cacher dans les bois et au bout d'un moment on entendit encore deux bombes qui tombaient sur Ambléon, puis je suis revenu chez moi.

Papa nous a envoyé tous nous cacher dans les bois de peur que les avions reviennent, ou la troupe allemande. Nous y sommes restés toute la matinée et, le soir, nous sommes allés nous coucher sous une baraque dans les champs.

Le lendemain, je suis allé voir les dégâts. On disait dans le pays qu'une bombe était tombée sur la loge du cochon

et que le cochon était sorti vivant. Elle se trouvait près de l'étable où il y a eu une vache tuée.

L'école a été aussi touchée, tous les carreaux ont été cas-



sés et des murs intérieurs démolis. Elle n'a pas encore été réparée et notre classe est maintenant dans une salle au milieu du village.

Les bombardements sont terribles, ils ne font que des dégâts et des malheurs. A Lyon, les avions sont venus plusieurs fois et en grand nombre; beaucoup de maisons ont été démolies, des personnes tuées. Les gens qui se sont cachés dans les caves, ont dû attendre qu'on vienne à leur secours pour les sortir, parce que bien souvent les ouvertures avaient été bouchées.

Nous espérons bien qu'ils ne reviendront plus.

Sur Bordeaux

Dans la nuit de dimanche les Anglais sont venus lancer des bombes. Au-dessus de notre maison on voyait les avions dans le ciel. A ce moment, aucun projecteur n'éclairait. Plus tard il y avait 18 projecteurs qui cherchaient l'avion.

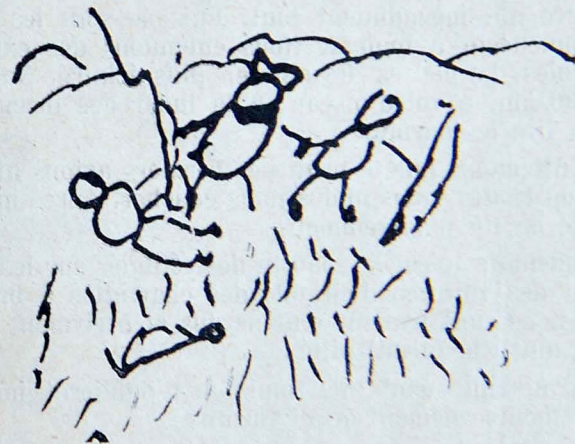
Derrière les pins, on voyait de petits ballonnets qui s'élevaient dans l'air. Il y en avait de trois couleurs : rouges, verts, jaunes. Les Anglais ont détruit la Bourse du Commerce et il ne reste plus que les murs. Ils ont coulé des sous-marins. Ils ont bombardé deux navires qui étaient en construction, et un autre qui était fini; ils en ont partagé un autre en deux. Ils ont détruit la caserne de la Bastide. Il y a eu un grand nombre de morts et de blessés. L'alerte a duré trois heures.

A la « Petite Vitesse », où mon frère travaille, une bombe est tombée à 6 mètres d'un train de munitions qui partait pour l'Allemagne. Les rails se sont redressés.

Deux sous-marins sont coulés et un grand bateau est partagé par le milieu. Aux Docks, il y a eu des dégâts. Le terrain d'aviation de Mérignac est inutilisable. Une bombe est tombée sur une cabane où il y avait un Italien qui tenait la

garde. Il a été broyé. Une de ses jambes était à deux mètres plus loin.

Deux sous-marins ont été coulés, 4 Italiens sont morts sur les bateaux. Il y a eu des dégâts à Mérignac. Les Allemands défendent, sous peine de mort, de s'approcher à 200 mètres du terrain. Dimanche soir il y avait des projecteurs qui promenaient leurs faisceaux lumineux dans le ciel, se croisaient, s'éteignaient, reprenaient. J'ai eu peur. Depuis dimanche soir, il y a eu d'autres bombardements.



La destruction de Saint-Nazaire

Quoi de plus tragique pour les Nazairiens que cette nuit du 28 février 1942.

La nuit tombée depuis longtemps, nous faisons la veillée avec des voisins. Tout à coup : les avions ! Nous sortons,

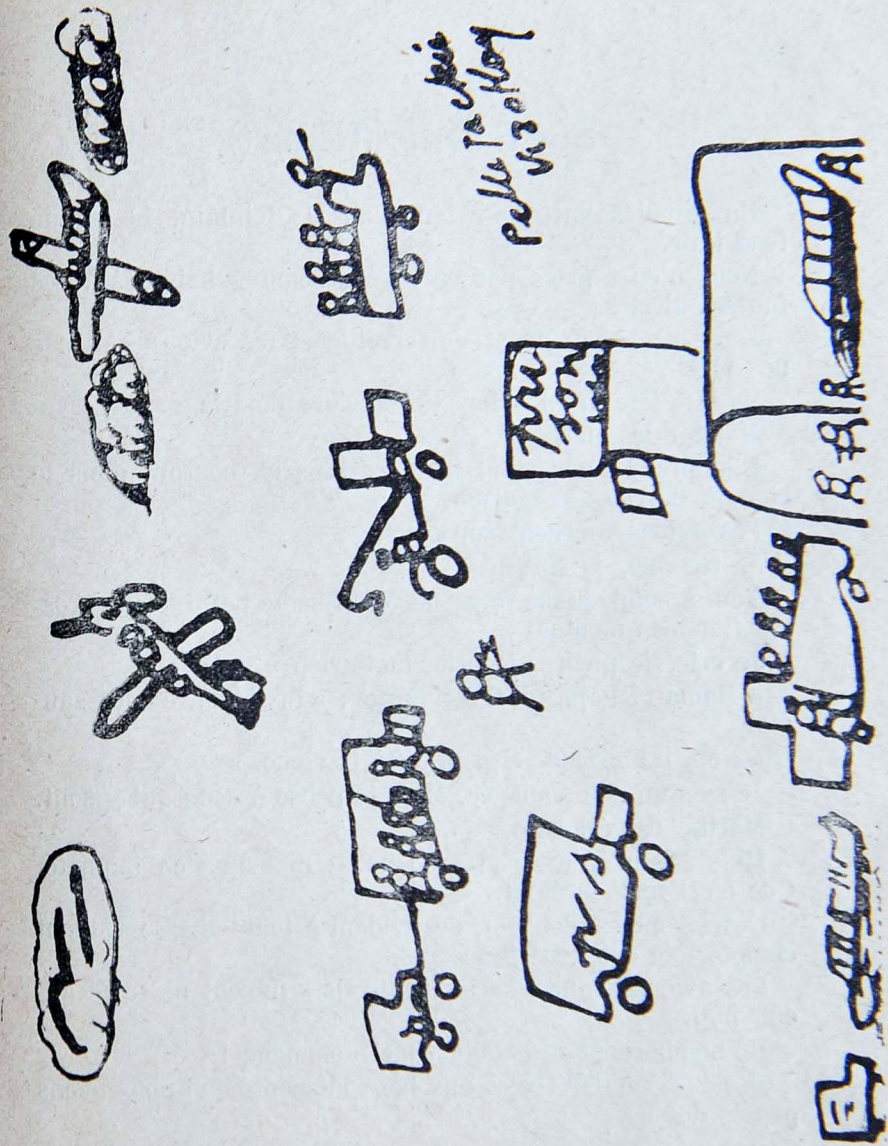
nous ne voyons rien, mais nous les entendons passer et nous les entendrons ainsi pendant une heure et demie dans un bruit formidable; c'est à croire qu'ils vont nous tomber sur le dos. Nous contourons la maison pour aller voir du côté de Saint-Nazaire. Là-bas l'alerte est donnée, des projecteurs fouillent le ciel. La D.C.A. est en action, car nous voyons les balles traçantes dans toutes les directions, mais surtout vers la Loire. Le ciel est illuminé comme pour un immense feu d'artifice. Des gerbes d'étoiles descendent sur la ville. Les fusées de toutes couleurs se croisent. De chez nous c'est très beau; mais pour les Nazairiens c'est terrible.

Nous avons su depuis que ces gerbes d'étoiles étaient au phosphore qui incendiaient tout. Puis ce sont les bombes qui commencent à tomber. Nous entendons des explosions formidables. Le ciel est de plus en plus éclairé. Nous sommes à 30 km. à vol d'oiseau; à la lueur des incendies on pourrait lire le journal.

Nous attendons que le bruit des derniers avions ait cessé. Puis, bien tristes, nous allons nous coucher. Après un pareil spectacle on n'a pas sommeil.

Le lendemain, c'est la cohorte des réfugiés sur les routes, poussant des voitures d'enfant, des charrettes à bras, des brouettes. Les uns avaient tout perdus et arrivaient en costume de nuit. Ça faisait pitié!

Je n'avais que neuf ans, mais je n'oublierai jamais le plus fort bombardement de St Nazaire.



Sur Balaruc (Hérault)

Un vrombissement d'avions dans le lointain. La sirène fend l'air.

Nous n'en faisons pas cas. Nous sommes habitués à ces fausses alertes.

Mais bientôt un bruit de ferraille et les avions sont sur nos têtes.

Ils ont jeté des bombes sur la gare de triage.

Maman descend.

Elle prend un sac, et nous partons en courant dans le champ, derrière la maison.

Les avions tournent sur nous.

Je tremble, je suis pâle.

Tout à coup, je me retourne vers l'usine Lafarge. De grosses flammes montent.

Je crie, je pleure, je prie, mais rien n'y fait.

« Maman ? Papa est-il à Lafarge ? » dis-je entre deux sanglots.

« Non, il ne risque rien, il est à la vigne. »

Je suis un peu soulagée. Mais je pense à ceux qui y sont.

Marthe est écarlate.

Mais Janine n'est pas avec nous; maman s'en inquiète. Que c'est malheureux !...

Et les bombes pleuvent, descendent à toute vitesse et tuent chaque fois des gens innocents.

Les avions avancent lentement. Ils semblent ne faire aucun mal.

Ils bombardent le bateau. Quel dommage !

Je pense, malgré cela, aux bons moments que nous avons passés dessus.

Mais cette douce pensée s'efface vite. Les bombes tombent plus près.

Monsieur Crouzet dit tout à coup :

« Ils visent la poste. »

Ce mot arrive droit à mes oreilles.

Je sanglote. Je regarde ma maison.

Il me semble que les maisons des alentours sont toutes en ruines. Mon cœur palpite. Que c'est malheureux d'en être arrivé à ce fléau.

Maman dit à ma tante :

« Etre civilisé pour se tuer si méchamment, ce n'est pas possible. » Elle est arrêtée par les bombes qui recommencent à tomber.

Une lourde chaleur emplit l'atmosphère.

Je me sens mal...

Les avions lancent encore quelques bombes et partent définitivement.

Je suis heureuse que ma maison soit encore debout.



Sur Balaruc (Hérault)

Un vrombissement d'avions dans le lointain. La sirène fend l'air.

Nous n'en faisons pas cas. Nous sommes habitués à ces fausses alertes.

Mais bientôt un bruit de ferraille et les avions sont sur nos têtes.

Ils ont jeté des bombes sur la gare de triage.

Maman descend.

Elle prend un sac, et nous partons en courant dans le champ, derrière la maison.

Les avions tournent sur nous.

Je tremble, je suis pâle.

Tout à coup, je me retourne vers l'usine Lafarge. De grosses flammes montent.

Je crie, je pleure, je prie, mais rien n'y fait.

« Maman ? Papa est-il à Lafarge ? » dis-je entre deux sanglots.

« Non, il ne risque rien, il est à la vigne. »

Je suis un peu soulagée. Mais je pense à ceux qui y sont.

Marthe est écarlate.

Mais Janine n'est pas avec nous; maman s'en inquiète. Que c'est malheureux !...

Et les bombes pleuvent, descendent à toute vitesse et tuent chaque fois des gens innocents.

Les avions avancent lentement. Ils semblent ne faire aucun mal.

Ils bombardent le bateau. Quel dommage !

Je pense, malgré cela, aux bons moments que nous avons passés dessus.

Mais cette douce pensée s'efface vite. Les bombes tombent plus près.

Monsieur Crouzet dit tout à coup :

« Ils visent la poste. »

Ce mot arrive droit à mes oreilles.

Je sanglote. Je regarde ma maison.

Il me semble que les maisons des alentours sont toutes en ruines. Mon cœur palpite. Que c'est malheureux d'en être arrivé à ce fléau.

Maman dit à ma tante :

« Etre civilisé pour se tuer si méchamment, ce n'est pas possible. » Elle est arrêtée par les bombes qui recommencent à tomber.

Une lourde chaleur emplit l'atmosphère.

Je me sens mal...

Les avions lancent encore quelques bombes et partent définitivement.

Je suis heureuse que ma maison soit encore debout.



Nous attendons encore un moment puis nous nous en retournons, soulagés d'un très gros poids.

« Le dîner n'aura pas de succès », déclare maman.

Nous montons aux usines, maman et moi.

En arrivant à la rivière, nous voyons le premier trou de bombe.

Nous continuons notre route.

Au « Pétrole », la route est coupée.

Les bombes ont crevé les conduites d'eau, et l'eau s'épand dans le trou.

A mesure que nous montons, nous apprenons le nom des morts.

Les murs de la gare sont couverts de coups.

En face, la terre est soulevée.

Nous contournons la route, pour ne pas passer devant une cheminée, qui est prête à tomber.

Plus nous marchons, plus ça devient horrible.

La maison de Monsieur Donat est partagée en deux. Le café Vilane a complètement disparu.

Une pauvre femme se désole. Sa mère et son père sont blessés et elle est seule à déblayer.

La route est couverte de pierres, de terre, d'éclats. Les gens sont sales.

Nous en rencontrons avec des bandeaux sur la tête, aux bras, aux jambes....

A la coopérative, impossible de passer.

La pendule du Foyer de France a été arrachée.

Tout le bâtiment s'est effondré sur la route.

Nous arrivons à la maison.

La vaisselle cassée gît devant la porte.

Tout a changé en une heure.

AU SOMMAIRE :

Sur le Poste Parisien	G. LANDRY, 13 a., Les Molières (S.-O.).
Sur Villacoublay	Hug. OISEL, 9 a., Les Molières (S.-O.).
Sur Suresnes	H. PAGANI, 13 a., Vareilles (Creuse).
Sur le Nord	Cl. RENAUD, Villenave d'Ornon (Gironde).
Sur Givet	RENÉ, Ecole de Flohimont (Ardennes).
Sur Saint-Germain-les-Paroisses (Ain)	Albert CASTIN, 10 a., Ecole de Saint-Germain-les-Paroisses (Ain).
Sur Bordeaux	Ecole de Villenave d'Ornon (Gironde)
La destruction de Saint-Nazaire	Louis OLIVIER, La Chapelle St-Rémy (Sarthe).
Sur Balaruc (Hérault)	Odette CARRIÈRE et AGUILA, Balaruc.



Le gérant : FREINET



IMPRIMERIE « ÆGITNA »
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
27, RUE DE CHATEAUDUN
CANNES (ALPES-MARITIM.)
